6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE, N° 1.09 — A ROUBAIX, N° 22.483 — A LENS, N° 6.52 — A DOUAI, N° 413

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Jeudi 4 Janvier 1912

LA GUERRE ITALO-TURQUE

Nous avons reproduit, il y a quelque temps, une lettre adressée par M. Pierre Loti au journal « L'Italia Illustrata », qui demandait à nos plus éminents littérateurs « d'exprimer leur pensée sur l'expédition italienne en Tripolitaine et de faire connaître avec quel intérêt est suivie de l'autre côté des Alpes, cette glorieuse entreprise ».

Dans une brève réponse, M. Pierre Loti désavouait énergiquement l'Italie et manifestait ses sympathies à l'égard de la faible Turquie.

Dans un remarquable article, publié par le « Figaro », l'illustre écrivain développe éloquemment son opinion, partagée par tous les pacifistes, et conclut en flétrissant les expéditions coloniales et les guerres de conquête.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire cet article.

Je me souviens qu'une nuit, dans un hallier d'Afrique, la lueur du magnésium me fit entrevoir pendant quelques secondes la lutte d'un buffle contre une panthère qui venait de lui sauter sur le dos. Admirable, le pauvre buffle, dans sa façon désespérée de bondir pour secouer la bête qui l'avait agrippé au col ; mais le combat était inégal, d'abord à cause de l'imprévu de l'attaque, et puis aussi il n'avait pas de griffes, lui, qui se défendait contre la mangeuse, tandis qu'elle au contraire venait de lui en planter une dizaine dans la chair vive, une dizaine de griffes aiguës et longues qui le saignaient à flots.

Entre l'épisode du hallier et la guerre italo-turque, un rapprochement se fait dans mon esprit ; même brusquerie — et même inégalité d'armes, même fureur héroïque dans la défense.

Et aujourd'hui ce sont des hommes ! Et l'Europe, comme chaque fois que l'on massacre, regarde fort tranquillement ! Quelle dérision que tous ces grands mots vides : progrès, pacifisme, conférences et arbitrage !

J'entends déjà les Italiens me riposter que nous avons joué aux conquérants, nous-mêmes, en Algérie d'abord, — dans les temps abolis, il est vrai, — plus tard au Tonkin et ailleurs. — Hélas ! oui, courtoise : la tête. Ce fut toutefois infiniment moins barbare que leur course de Tripolitaine ; mais un peu de crâne subsiste tout même tout pour entacher notre histoire, pour nous faire dire que n'avons rien prétendu [illegible] contre nous tous, peuples dits chrétiens de l'Europe : sur la terre, c'est toujours nous les plus tueurs ; avec nos paroles de fraternité aux lèvres, c'est nous qui, chaque année, inventons quelque nouvel explosif plus infernal, nous qui mettons à feu et à sang, dans un but de rapine, le vieux monde africain ou asiatique, et traitons les hommes de race brune ou jaune, comme du bétail. Partout nous broyons à coups de mitraille les civilisations différentes de la nôtre, que nous dédaignons à priori sans y rien comprendre, parce qu'elles sont moins pratiques, moins utilitaires et moins armées. Et, à notre suite, quand nous avons fini de tuer, toujours nous apportons l'exploitation sans frein, nos usines d'outrance, nos grandes usines destructrices des petits métiers individuels, et l'agitation, la laideur, la ferraille, les « apéritifs », les convoitises, la désespérance !... A nous voir de près à l'œuvre, loin de la métropole où s'échangent de suave discours fraternels, on constate que, depuis l'époque des Huns, l'espèce humaine n'a pas fait dix pas vers la Pitié. (Je dirai pourtant, et avec la certitude d'être appuyé par le témoignage des Chinois eux-mêmes, que, lors de la dernière expédition de Chine, les Latins, Italiens ou Français, étaient ceux qui après le combat, se montraient incomparablement les plus charitables et les plus doux).

Les journaux de France pour la plupart sont tactiement favorables à l'Italie. Ils enregistrent avec calme des victoires où, grâce à une artillerie écrasante, les Italiens ne laissent que trois ou quatre morts, tandis que les Turcs gisent à terre par centaines. Ils racontent sans broncher la pendaison à grand spectacle d'une rangée de prisonniers arabes, iniquement qualifiés de rebelles. On saccage, on brûle, on tue : ils appellent cela « déblayer », et c'est à croire qu'il s'agit d'une chasse à la bête fauve. Le correspondant d'un grand journal parisien célébrait récemment la « beauté » (*sic*) d'un tir d'artillerie à longue distance, d'une précision telle que les Arabes en face, avec leurs pauvres fusils, étaient fauchés comme l'herbe d'un champ ; il partait même d'une « mandite » (*sic*) mosquée qui retardait la marche en conquête, parce que les Turcs s'y étaient retranchés pour s'y défendre comme des lions !... Un autre contait que, dans les ruines des villages de l'oasis, éventrés par les canons de toutes parts, on ne rencontrait plus, parmi les cadavres, parmi les troupeaux et les chiens de garde affolés, que quelques derniers « fanatiques » (le mot est une trouvaille : fanafique, on le serait à moins !) qui essayaient encore de tirer contre les envahisseurs ; mais on les « capturait » et les emmenait sans peine (vers le gibet probablement). Tout cela est stupéfiant d'inconscience. C'est que les reporters de nos journaux vivent dans les camps italiens, et là, ils se laissent influencer par la bonne grâce de l'accueil. De mêmes ces officiers, dont ils sont les hôtes, se grisent chaque jour à l'odeur de la poudre ; dans le fond de leur âme cependant, aux heures de silence, sans doute reconnaissent-ils avec quelque angoisse que l'entreprise est déloyale et que les moyens sont cruels.

Mais si les feuilles françaises penchent du côté des envahisseurs, jamais elles n'ont moins bien reflété le sentiment de la nation ; bien si la certitude, ayant questionné des gens de tous les mondes, même des paysans au fond des campagnes. Le blâme, la pénible stupeur chez nous sont presque unanimes. Je tiens à le dire bien haut, ne fût-ce que pour les sept ou huit millions de sujets arabes que nous avons en Afrique, et que l'attitude de la presse dans l'aventure a consternés ou révoltés.

En passant, j'ajouterai que nous procédons avec ces sujets-là d'une façon honteuse, les accablant de vexations inutiles. En Algérie, à Tunis, par centaines, nous avons de ces mesquins petits fonctionnaires qui traitent tout musulman avec une morgue imbécile, et nous font sourdement haïr, préparant ces exodes en masse vers la Syrie ou le Maroc, vers n'importe quel pays de l'Islam.

Aux yeux de l'Europe dite chrétienne, les musulmans de tous les pays représentent un gibier dont la chasse est permise, — et cette chasse en général lui réussit, grâce à la supériorité de ses machines à tuer, qui font tout de suite de grands charniers rouges. En Afrique, voici la chasse presque terminée, depuis Zanzibar jusqu'au Moghreb, en passant par l'Egypte si lourdement asservie. Asservis de même, tous les musulmans de l'Inde. Et vers la Perse, deux terribles chasseurs s'acheminent, l'un par le Sud, l'autre par le Nord.

Reste surtout la Turquie, mais elle n'est pas disposée à se laisser faire, celle-là ; malgré la plaie du modernisme, qui commence de ronger ses fils, elle demeure une redoutable lutteuse ; avec sa fière et héroïque armée, elle ira jusqu'à son dernier sang pour se défendre.

***

On mène grand bruit, en Italie naturellement, contre les « atrocités » bédouines. Soit ! Je connais les habitants du désert ; je ne les donne certes pas pour des gens très tendres, et je plains de tout mon cœur les pauvres petits soldats qui tombèrent entre leurs mains excitées. Mais comme je comprends la férocité de leur haine, leur besoin exaspéré de vengeance !... Oh ! ces étrangers qui, sans provocation aucune de leur part, débarquèrent, un sinistre jour, comme des démons, sur leurs sables pour tout saccager, tout incendier et tout tuer !... Car enfin, si les Italiens peuvent avoir contre les Turcs quelques griefs (dans le genre de ceux du loup de la fable), — ces Arabes, que leur avaient-ils fait ?

Des atrocités italiennes, hélas ! il y en a eu beaucoup aussi, et tellement moins excusables ! Les journaux de tous les pays les ont enregistrées ; les kodaks, dont le témoignage ne se conteste pas, nous en ont apporté la vision à faire peur. En ces journées néfastes d'octobre, n'a-t-on pas osé, contrairement au droit des gens et aux règles absolues de la Convention de La Haye, donner l'ordre de fusiller en masse les Arabes « suspects seulement » d'avoir pris les armes ? Et alors on a tué, comme on s'amusait, et les cadavres de plusieurs centaines de cultivateurs inoffensifs ont jonché l'oasis, qui est devenue un charnier humain. Et les scènes de sauvagerie qui accompagnèrent l'exécution du cawas Marko ! Et les pendaisons de prisonniers ! Et, dans la mer Rouge, tous ces humbles voiliers arabes, qui n'étaient pourtant pas des navires de guerre, brûlés par l'escadre italienne sous prétexte qu'ils étaient peut-être « servir à transporter des soldats !

Oh que je dis là, je suis sûr que beaucoup de cœurs italiens le sentent comme moi, au moins tous ceux qui, au début, avaient manifesté pour la paix, et bien d'autres encore. De même, quand les troupes de l'Angleterre, à l'aide de balles « trop perfectionnées », réduisirent en vue bouillie sanglante des milliers de derviches qui s'étaient défendus avec d'honnêtes vieux fusils ; ou quand M. Chamberlain poursuivit flegmatiquement la destruction des admirables Boers, il ne manqua point d'Anglais, Dieu merci, pour s'indigner et souffrir, — et le roi Edouard VII, visiblement, fut du nombre, à en juger par la douceur des conditions qu'il posa au Transvaal après la victoire.

***

Pauvre belle et pimpante Italie ! Est-ce que sincèrement elle s'imagine marcher à la gloire ? Je suppose bien qu'elle a perdu, à présent, cette illusion des premiers jours. D'ailleurs, une réprobation générale lui est acquise, et elle le sait.

De la gloire individuelle pour ses combattants, oh ! oui, sans nul doute, elle en a récolté. Ses soldats sont des latins, nos frères ; il a dû s'en trouver beaucoup parmi eux pour se battre comme des héros et tomber avec noblesse. Mais tout cela ne saurait racheter le crime initial, qui est d'avoir allumé la guerre. Pauvre belle nation, amie de la nôtre, je veux croire qu'elle était partie légèrement, comme au Moyen Age on partait, empanaché, pour de jolies équitées de batailles ; elle n'avait pas prévu tant de sang et tant d'horreurs. Aujourd'hui, engagée à fond, elle pourrait se déshonorer en lâchant prise. Combien, au contraire, ce serait réhabilitant, nouveau, grandiose, de dire : « Assez, assez de morts ; nous ne voulons pas davantage nous rougir les mains. Nous modérons nos demandes, pour que ce cauchemar enfin s'achève ».

***

J'en reviens à mon hallier d'Afrique.

Au même lieu, deuxième éclair de magnésium quelques minutes plus tard. (Dans l'intervalle, on avait entendu glapir ces bêtes de nuit qui, toujours, dès qu'elles flairent que l'on tue, s'approchent en tapinois pour finir de déchiqueter les restes). Donc, deuxième éclair de magnésium. Le drame s'achevait : le buffle, éventré, gisait sur l'herbe, la panthère lui étirait les entrailles. Et, dans la brousse alentour, on voyait poindre ces museaux qui glapissaient, attendant leur part : des hyènes !

Certains Etats européens qui s'agitent sournoisement autour de la Turquie, maintenant qu'elle est aux prises avec une guerre terrible, et s'apprêtent à lui demander des « compensations », me font songer à ces hyènes assemblées auprès du buffle mourant. Des « compensations » de quoi, mon Dieu ? Qu'est-ce qu'on leur a fait, à ceux-là ? Vraiment, je leur prêtère encore les hyènes du hallier, qui, au moins, n'employaient pas de formules ; non, elles ne demandaient pas des « compensations », mais leurs glapissements disaient tout net : « On dépèce, on mange, ça sent la chair et il n'y a plus de danger ; alors, nous arrivons, nous aussi, pour nous remplir le ventre ».

Je prévois sans peine les injures que me vaudra ce manifeste de la part de certaine énergumènes, intéressés ou aveuglés, qui confondent civilisation avec chemin de fer, exploitation et tuerie ; elles ne m'atteindront point dans la retraite de plus en plus fermée où ma vie va finir. J'approche du terme de mon séjour terrestre, je ne désire ni ne redoute plus rien ; mais, tant que je pourrai faire écouter ma voix par quelques-uns, je croirai de mon devoir de dire tout ce qui me paraîtra l'éclatante vérité.

Sus aux guerres de conquêtes, quels que soient les prétextes dont on les couvre ! Honte aux bouchéries humaines !

Pierre LOTI.

Hier & Aujourd'hui

LES HÉRITIERS

C'est un fait constant dans l'histoire des règnes que les partis de monarchisme guerrier et intransigeant se sont toujours groupés derrière l'héritier de la couronne, pour manifester à l'aise, sans enfreindre le loyalisme, leur opposition à la politique débonnaire des rois trop vieux.

Les plus récents exemples de ce principe historique sont présents à toutes les mémoires : c'était hier le kronprinz allemand se livrant publiquement au Reichstag à des démonstrations hostiles à la politique paternelle ; — c'était aussi l'archiduc-héritier d'Autriche aux prises avec son père François-Joseph, pour essayer d'imposer à l'empereur la manière belliqueuse de la faction militaire qui l'inspire. Même une dépêche du 3 janvier annonçait qu'à la suite d'une scène plus âpre que les autres, le vieux monarque se serait trouvé malade, non sans avoir répété violemment ces paroles, à l'adresse de son fils : « Aussi longtemps que je vivrai, je régnerai !... »

Il est entendu que les grands de la terre ont une morale et un honneur à part, et qu'il est aussi bien porté, chez eux, de se conduire impunément en simples gredins, que, pour les fils, de signifier aux pères qu'ils ont assez vécu.

Quoqu'il en soit, les partis de démocratie sociale doivent se réjouir des dissentiments qui agitent les cours, et des exagérations maladroites qui, dans l'héritier trop pressé d'aujourd'hui, laissent prévoir et espérer le roi malavisé de demain.

C'est au prix d'une habileté consommée, d'une unité de vues seconde par l'exceptionnelle durée de son règne, que François-Joseph a pu conjurer le choc des nationalités disparates et antagonistes qui forment son empire. Lui mort, la politique extravagante de son fils aura tôt fait de déchaîner une guerre intestine qui couronnera peut-être le renversement d'un empire.

Et ne croyez-vous pas que la ridicule sortie du kronprinz allemand ne soit pour beaucoup dans l'admirable élan avec lequel les socialistes abordent les élections générales du Reichstag ?

Malgré une géographie électorale toute à son désavantage, la Socialdémocratie pouvait jusqu'à ces dernières semaines escompter un très honorable succès. Depuis les incidents entre le kaiser et sa bouillante progéniture, la campagne socialiste contre les armements a reçu un accueil de foi enthousiasme, dans des milieux qui, jusqu'alors, semblaient réfractaires.

C'est au point que les journaux officieux en arrivent à supplier le corps électoral de s'abstenir de la politique et d'envoyer au moins quelques députés qui ne soient pas [illegible].

Mais le corps électoral qui sait jusqu'où Guillaume II l'a déjà conduit, se méfie de l'avenir que lui réserve son successeur désigné. Et il s'apprête à le lui signifier d'une façon péremptoire.

Voilà le résultat des excentricités fanfaronnes de ce jeune hurluberlu.

Continuez, MM. les Héritiers,— vous êtes les plus précieux auxiliaires de la Révolution qui balaiera vos trônes.

CHRONIQUE

LE GÊNEUR

L'accusée était une femme d'une trentaine d'années. Ce fut l'âge qu'elle déclara, mais elle paraissait moins jeune. Déjà fanée, un peu épaissie et les joues tombantes, elle se gardait plus qu'un vague attrait de gentillesse nonchalante qui avait dû être de la grâce. La caractéristique de cette physionomie, c'était la douceur.

Or, Jeanne Monclair — c'était son nom — avait assassiné son amant, avec une lâcheté particulièrement révoltante. Son amant était un ouvrier mécanicien, que l'instruction représentait comme habile dans sa profession, gagnant de bonnes journées, mais impérieux, brutal, violent quand il avait bu, et très porté à boire. Ce n'était pas une excuse suffisante. L'accusée portait le nom d'un mari qu'elle avait laissé à Lille d'où elle était originaire, pour suivre son amant à Paris, puis à Genève, puis en Savoie. Ce mari nous était donné comme un bonhomme paisible et sympathique. De sorte que toutes les circonstances s'accordaient pour composer de la meurtrière un portrait peu intéressant.

Mais voici ce qu'elle répondit aux questions du président, laconiquement tout d'abord, puis en s'animant un peu, à mesure qu'elle avançait dans sa biographie :

« A Lille, nous étions tranquilles. Mon mari était un mari comme les autres, je ne peux pas dire le contraire. Il passait ses journées de semaine dehors, à son travail, et le dimanche avec ses camarades. Il ne s'occupait beaucoup de moi, ni de notre petit Tiénot. Mais c'est l'habitude. Alors il avait un ami, Claude, Claude Labarre, qui venait souvent. Ce n'était pas un ami ordinaire. Il était sorti vivant, après bien des misères, d'un puits de mine où on l'avait cru perdu. Ma, ça me remuait le cœur quand il nous disait que, dans son trou noir, il n'avait pas de pain, et pas d'allumettes. Il voulait que j'aille avec lui. Je ne pouvais pas aller avec les deux. Un jour il me dit :

— Partons.

Je lui dis :

— Et le petit ?

— Il a son père.

— Non, je ne veux pas le laisser. Mon mari, je ne dis pas. Mais Tiénot, jamais.

A la fin, il me dit :

— Eh bien ! emmenons le gosse.

J'ai consenti. Nous sommes partis un matin, avec toute la journée devant nous avant qu'André Monclair en sache rien. Nous sommes venus à Paris. J'avais un peu d'argent à moi, dans un tiroir, de l'argent de chez moi. Je l'ai emporté : c'était mon droit. Claude trouva facilement une place. Vous comprenez : les journaux avaient parlé de lui. Et même on l'avait photographié. Seulement, dès le premier soir, on avait eu ensemble une discussion. Le petit ne voulait pas s'endormir, et moi, il fallait bien que je l'endorme. Claude s'impatientait.

— Veux-tu que je lui donne une claque ?

— Je ne l'ai presque jamais battu.

Pour ne pas le contrarier, pourtant, j'ai frappé Tiénot. Et Tiénot, avant de pleurer, m'a regardé un moment.

Je ne sais pas si c'est à cause de ce premier soir, mais Claude ne jamais ou supporter le petit. Les premiers temps, ça allait encore. Claude m'écoutait. Il me faisait des cadeaux avec l'argent que je lui remettais. Mais le petit avait peur de lui. Les enfants, c'est comme les bêtes, ça connaît tout de suite ceux qui ne les aiment pas. Alors Tiénot se sauvait quand il voyait mon homme. Cette sauvagerie agaçait mon homme aussi : il faut être juste. Alors il poursuivait le petit pour le ramener, et il lui allongeait des taloches, et le petit hurlait plus qu'il n'était nécessaire.

La maison n'était pas bien gaie, encore moins que celle de Lille. Puis, quand un homme a pris une habitude, il ne peut plus s'en défaire. Dès que Claude voyait le gosse, c'était une tape. Quand je n'étais pas là, ce n'était pas une, mais plusieurs. Quelquefois, j'en retrouvais les marques. Il ne calculait pas sa force. Ce n'était pas un enfant à lui, et il ne se modérait pas. Alors, je n'osais plus sortir. Je restais dedans avec Tiénot, ou bien je l'emmenais avec moi. Le dimanche, Claude voulait le laisser tout seul, et quand il vit que je l'emmenais, il cessa de passer le dimanche avec nous. Un jour, il m'envoya lui chercher du tabac. Ce n'était pas bien loin, et, pour quelques minutes, je ne pensais pas qu'il arrivât rien. A mon retour il n'y avait plus personne, ni lui, ni Tiénot. Je demande à la concierge :

— Où sont-ils passés tous les deux ?

— Ils sont partis en voiture, tous les trois.

— Tous les trois ?

— Oui, votre mari (on nous croyait mariés), l'enfant et un autre homme.

— Où sont-ils allés ?

— Je ne sais pas.

J'eus tout de suite mon idée, et je courus à la gare du Nord.

— Le train de Lille, s'il vous plaît ?

— Au quai, là-bas. Il va partir.

Je trotte au quai, et j'y trouve Claude. Il était planté devant un compartiment et parlait à quelqu'un.

— Et Tiénot ?

— Il n'est pas là.

Mais j'ouvre la portière, et je vois mon Tiénot que retenait un ami de Claude, un ouvrier que je connaissais ; qui était de Lille. Je le prends aussitôt. Les employés criaient :

— Descendez ! descendez !

Je descends, mais avec le petit. Claude ne me dit pas un mot, et nous rentrons. Chez nous, je lui demande :

— Pourquoi l'envoyais-tu à Lille ?

— Il serait mieux chez son père.

Peut-être bien qu'il aurait été mieux chez son père. Mais moi, je ne pouvais pas accepter ça.

Depuis ce jour où j'ai ramené Tiénot, rien n'a plus marché. Claude se saoulait tout le temps, et il battait davantage le petit. Et moi, quand je le défendais, il me battait aussi. Je le défendais bien toutes les fois. Pourtant, je ne pouvais pas quitter Claude. D'abord, malgré tout, en tenant l'un à l'autre, je pouvais j'avais déjà quitté mon mari, on m'avait pour moi, mais Tiénot ne m'appartenait pas. Et on s'en est allé à Genève et on a fini par venir ici où l'on nous offrait du travail. Et c'était pire, comprenez-vous : à Paris, Claude était distrait, tandis qu'il ne s'amusait plus à rien. Il ne s'amusait plus qu'à battre l'enfant.

Un soir, il rentra plus ivre encore que d'habitude. Il avait à la main un revolver.

— Prends garde ! il est chargé.

— Pourquoi faire ?

— C'est pour « lui » régler son compte.

— A qui ?

— A Tiénot.

Je veux lui arracher l'arme. Il me repousse. Et il met le petit en joue. Mai, je ne bougeais pas, j'étais toute froide, j'attendais, je savais que si je bougeais, si l'enfant bougeait, Claude tirerait. L'enfant n'a pas bougé non plus. Je crois qu'il avait peur aussi, sans bien savoir. Quand mon homme a abaissé le canon, je n'ai rien dit. Et puis il s'est endormi. Alors j'ai pris le révolver qui était sur la table, à côté de lui. J'avais un pied sur le lit, l'autre sur le plancher pour me tenir. J'ai tiré de tout près, dans la tempe, où c'est la mort. Il n'a pas bougé. C'était fini...»

Quand l'accusée eut achevé, elle se cacha la tête dans les mains. Dans le silence pathétique qui suivit, le président posa cette question :

— Et après, qu'avez-vous fait ?

Elle répondit cette phrase dont tout l'auditoire tressaillit :

— J'ai embrassé le petit. « C'était pour lui que j'avais travaillé... »

CHOSES & AUTRES

Petits Papiers

Les étrangers prétendent que Paris devient sale. Peut-être disent-ils vrai. Mais la question de savoir dans quelle mesure les prospectus contribuent à la saleté de Paris ne me semble pas tout à fait tranchée, en dépit du vote des édiles de la Ville-Lumière. Ils ont enjoint à M. Lépine de faire défense à tous les habitants d'abandonner sur la voie publique les petits papiers qu'ils reçoivent d'une main machinale et ne lisent même pas d'un œil distrait. Quand il s'agit d'une prohibition quelconque, M. le préfet de police marche d'enthousiasme. Cette fois, contre ses habitudes et contre son goût, on l'a vu défendre la liberté du passant. C'est un événement d'importance : En ce qui concerne les prospectus, M. Lépine estime que les Parisiens sont assez gouvernés.

Il est vrai qu'on lui demande une chose très délicate. Un distributeur vous tend obligeamment un papier insidieux. Le fourrerez-vous dans votre poche ? Vous n'y tenez pas trop. Irez-vous le porter jusqu'à la petite boîte destinée à la recevoir ? C'est une corvée légère, mais une corvée. Vous conformez donc tout bonnement le prospectus au trottoir. Je sais que c'est un crime contre l'hygiène et que vous voilà promu mauvais citoyen en moins de temps qu'il n'en faut pour rater le tramway ou l'autobus. Mais qu'y faire ? On ne peut pourtant pas collectionner les prospectus ni les refuser tous, par principe. Le citoyen le plus exact pèche au moins une fois par jour contre l'hygiène, et nous savons tous que les édiles parisiens eux-mêmes crachent sur le trottoir, en dépit des ordonnances. C'est presque aussi facile que de cracher en l'air. Et je ne connais pour ma part qu'un homme qui ne jette pas de prospectus par terre parce qu'il n'en reçoit jamais. C'est un de mes amis : il est manchot.

On a beaucoup parlé ces temps-ci, à propos des affaires de mœurs, de certaines petites annonces qui ne conduisent pas précisément dans les sentiers de la vertu. Il y a aussi le prospectus qui donne l'adresse de maisons louches où Vénus est servie par des masseuses diplômées. Ce prospectus-là, qui emprunte généralement la forme d'une carte de visite, les bourgeois honnêtes s'empressaient de la déchirer, quand d'aventure ils se l'étaient laissé glisser dans la main. Devront-ils le fourrer soigneusement dans leur portefeuille désormais ? Et que diront les épouses, quand au nom d'une légitime curiosité, elles exploreront les poches conjugales ? On n'y pense pas sans crainte. La décision du conseil municipal de Paris apportera certainement un élément nouveau de discorde dans les ménages, et plus d'une femme qui ne veut pas avouer qu'elle devient vieille, dira à son mari en lisant le carton de la masseuse :

— Mon pauvre ami, que tu deviens vieux !

GRIFF.

ECHOS

MUTUALITE POINTILLEUSE

Qui doutera que les sociétés de secours mutuels servent à quelque chose ? Elles n'enseignent pas seulement l'économie, comme on en peut juger par ce relevé des peines et amendes qu'a infligées à ses membres une société de secours mutuels de la Vendée.

Nous respectons avec soin la rédaction du « motif » :

Rester la tête couverte en séance.	Fr. »
Exprimer une personnalité en assemblée	» [illegible]
Avoir la figure et les mains sales lors de son enterrement *(sic)*	» [illegible]
Se rendre coupable d'un délit ou se livrer à des actes habituels d'immoralité	» [illegible]

L'hygiène, la morale et la bienséance ne sont pas de vains mots en terre française.

LE CHAPEAU ELECTORAL

Les prochaines élections présidentielles aux Etats-Unis promettent d'être particulièrement mouvementées.

M. Taft vient, en effet de commander à une maison de Cleveland un couvre-chef, dont la forme et les bords devront avoir une résistance à toute épreuve. Le secrétaire particulier du Président, ainsi que le sénateur Longworth et le gouverneur de West Virginie ont également commandé des chapeaux du même modèle.

Ceux qui connaissent l'énergie avec laquelle ils poursuivent les campagnes électorales en Amérique ne seront pas surpris outre mesure de ces précautions. Il est évident que M. Taft ne veut pas être pris au dépourvu. Le premier magistrat

LA "GUERRE DU COTON" EN ANGLETERRE

L'opinion du citoyen Renard, secrétaire-général de la Fédération Nationale du textile, sur le conflit qui met en chômage trois cent mille ouvriers, dans le Lancashire.

Nous avons dit, par la publication de maintes informations, quelle forme exceptionnellement sérieuse avait pris en Angleterre la « guerre du coton », dans le district de Lancashire.

Le « lock-out » qui frappe les ouvriers tisseurs s'étend un peu à la fois aux ouvriers des filatures dont les patrons veulent réduire la production. C'est environ 300.000 ouvriers qui sont actuellement en chômage.

On sait que la cause initiale et apparente du conflit est le refus des ouvriers tisseurs syndiqués, de travailler dans une usine où se trouvaient des non-syndiqués.

Comme la « guerre du coton » anglaise touche une industrie analogue à celle de notre région, nous avons demandé au citoyen Renard, secrétaire général de la Fédération Nationale du Textile, ses impressions sur ce conflit et sur sa répercussion possible dans notre pays.

Le citoyen Renard a été chargé, en 1908, d'une mission en Angleterre par le ministère du Travail, et il a visité Manchester, la métropole du textile et toute la région cotonnière du Lancashire. Il connaît donc bien le théâtre des événements actuels et l'état d'âme des travailleurs engagés dans la lutte de la « guerre du coton ».

Le Conflit n'atteindra pas notre région

« Je ne pense pas que notre industrie textile française puisse se ressentir de la crise anglaise actuelle, nous dit Renard.

» Le travail du coton, localisé en Angleterre dans le Lancashire, est surtout grand producteur pour l'exportation dans les colonies du Royaume-Uni.

» On aura d'autant moins, dans notre région cotonnière du Nord de la France, à subir un contre-coup de cette crise, par afflux de commandes anglaises, que l'industrie du coton n'est pas dans une période de prospérité, que [illegible] Genève et on a fini par venir ici où l'on nous offrait du travail. Et c'était pire, comprenez-vous : à Paris, Claude était distrait, tandis qu'il ne s'amusait plus à rien. Il ne s'amusait plus qu'à battre l'enfant.

Un soir, il rentra plus ivre encore que d'habitude. Il avait à la main un revolver.

— Prends garde ! il est chargé.

— Pourquoi faire ?

— C'est pour « lui » régler son compte.

— A qui ?

— A Tiénot.

Je veux lui arracher l'arme. Il me repousse. Et il met le petit en joue. Mai, je ne bougeais pas, j'étais toute froide, j'attendais, je savais que si je bougeais, si l'enfant bougeait, Claude tirerait. L'enfant n'a pas bougé non plus. Je crois qu'il avait peur aussi, sans bien savoir. Quand mon homme a abaissé le canon, je n'ai rien dit. Et puis il s'est endormi. Alors j'ai pris le révolver qui était sur la table, à côté de lui. J'avais un pied sur le lit, l'autre sur le plancher pour me tenir. J'ai tiré de tout près, dans la tempe, où c'est la mort. Il n'a pas bougé. C'était fini...»

Quand l'accusée eut achevé, elle se cacha la tête dans les mains. Dans le silence pathétique qui suivit, le président posa cette question :

— Et après, qu'avez-vous fait ?

Elle répondit cette phrase dont tout l'auditoire tressaillit :

— J'ai embrassé le petit. « C'était pour lui que j'avais travaillé... »

CHOSES & AUTRES

Petits Papiers

Les étrangers prétendent que Paris devient sale. Peut-être disent-ils vrai. Mais la question de savoir dans quelle mesure les prospectus contribuent à la saleté de Paris ne me semble pas tout à fait tranchée, en dépit du vote des édiles de la Ville-Lumière. Ils ont enjoint à M. Lépine de faire défense à tous les habitants d'abandonner sur la voie publique les petits papiers qu'ils reçoivent d'une main machinale et ne lisent même pas d'un œil distrait. Quand il s'agit d'une prohibition quelconque, M. le préfet de police marche d'enthousiasme. Cette fois, contre ses habitudes et contre son goût, on l'a vu défendre la liberté du passant. C'est un événement d'importance : En ce qui concerne les prospectus, M. Lépine estime que les Parisiens sont assez gouvernés.

Il est vrai qu'on lui demande une chose très délicate. Un distributeur vous tend obligeamment un papier insidieux. Le fourrerez-vous dans votre poche ? Vous n'y tenez pas trop. Irez-vous le porter jusqu'à la petite boîte destinée à la recevoir ? C'est une corvée légère, mais une corvée. Vous conformez donc tout bonnement le prospectus au trottoir. Je sais que c'est un crime contre l'hygiène et que vous voilà promu mauvais citoyen en moins de temps qu'il n'en faut pour rater le tramway ou l'autobus. Mais qu'y faire ? On ne peut pourtant pas collectionner les prospectus ni les refuser tous, par principe. Le citoyen le plus exact pèche au moins une fois par jour contre l'hygiène, et nous savons tous que les édiles parisiens eux-mêmes crachent sur le trottoir, en dépit des ordonnances. C'est presque aussi facile que de cracher en l'air. Et je ne connais pour ma part qu'un homme qui ne jette pas de prospectus par terre parce qu'il n'en reçoit jamais. C'est un de mes amis : il est manchot.

On a beaucoup parlé ces temps-ci, à propos des affaires de mœurs, de certaines petites annonces qui ne conduisent pas précisément dans les sentiers de la vertu. Il y a aussi le prospectus qui donne l'adresse de maisons louches où Vénus est servie par des masseuses diplômées. Ce prospectus-là, qui emprunte généralement la forme d'une carte de visite, les bourgeois honnêtes s'empressaient de la déchirer, quand d'aventure ils se l'étaient laissé glisser dans la main. Devront-ils le fourrer soigneusement dans leur portefeuille désormais ? Et que diront les épouses, quand au nom d'une légitime curiosité, elles exploreront les poches conjugales ? On n'y pense pas sans crainte. La décision du conseil municipal de Paris apportera certainement un élément nouveau de discorde dans les ménages, et plus d'une femme qui ne veut pas avouer qu'elle devient vieille, dira à son mari en lisant le carton de la masseuse :

— Mon pauvre ami, que tu deviens vieux !

GRIFF.

ECHOS

MUTUALITE POINTILLEUSE

Qui doutera que les sociétés de secours mutuels servent à quelque chose ? Elles n'enseignent pas seulement l'économie, comme on en peut juger par ce relevé des peines et amendes qu'a infligées à ses membres une société de secours mutuels de la Vendée.

Nous respectons avec soin la rédaction du « motif » :

Rester la tête couverte en séance.	Fr. »
Exprimer une personnalité en assemblée	» [illegible]
Avoir la figure et les mains sales lors de son enterrement *(sic)*	» [illegible]
Se rendre coupable d'un délit ou se livrer à des actes habituels d'immoralité	» [illegible]

L'hygiène, la morale et la bienséance ne sont pas de vains mots en terre française.

LE CHAPEAU ELECTORAL

Les prochaines élections présidentielles aux Etats-Unis promettent d'être particulièrement mouvementées.

M. Taft vient, en effet de commander à une maison de Cleveland un couvre-chef, dont la forme et les bords devront avoir une résistance à toute épreuve. Le secrétaire particulier du Président, ainsi que le sénateur Longworth et le gouverneur de West Virginie ont également commandé des chapeaux du même modèle.

Ceux qui connaissent l'énergie avec laquelle ils poursuivent les campagnes électorales en Amérique ne seront pas surpris outre mesure de ces précautions. Il est évident que M. Taft ne veut pas être pris au dépourvu. Le premier magistrat